

La beauté de l'errance

Simone Chaput, *Le Coulonneux*, roman, Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 1998, 233 pages

Paul Savoie

Numéro 103, septembre 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Savoie, P. (1999). Compte rendu de [La beauté de l'errance / Simone Chaput, *Le Coulonneux*, roman, Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 1998, 233 pages]. *Liaison*, (103), 41–41.

La beauté de l'errance

Paul Savoie

Le *Coulonneux*, le nouveau roman de Simone Chaput, transporte les personnages dans deux lieux : l'un qui caractérise la racine de l'être, souvent constituée de dérapages et de déséquilibres; l'autre qui dessine la rupture, ou le besoin de s'arracher à son lieu profond.

Gabriel entreprend une errance de sept ans, le long des routes infinies du Sud américain, vers le Mexique. En fuite, il ne parvient pas à se défaire du souvenir de Camille, jeune fille de son passé qui lui rappelle les petites rues de Saint-Boniface, sa ville natale, et l'errance de l'imaginaire. Car Camille, effarouchée, s'envole constamment au-dessus d'un terrain vague, qui pullule de vie et révèle toutes sortes de mondes insoupçonnés.

Camille peut difficilement vivre parmi les humains. Elle passe ses journées seule, au milieu de la nature, à apprendre les langages secrets des microcosmes. Et pourtant, belle ironie que nous présente l'auteure, cette fille magique, merveilleuse déracinée, sert d'ancrage aussi bien à Gabriel, assoiffé de large, qu'à Léopold, le grand-père de Camille, sujet à des dérapages plus sérieux, ceux de la raison.

Cet homme, hanté à la manière de don Quichotte par des visions, entend des voix et part souvent à la recherche d'un monde oublié, ou il cherche simplement à le fuir. À ces moments-là, revient à Camille l'éphémère la responsabilité de le suivre en pleine nuit jusqu'à la gare centrale de Winnipeg, de veiller sur lui, de le protéger tant bien que mal contre ses démons.

Le point d'ancrage de Léopold est le colombier. Il y élève des pigeons voyageurs, pour s'assurer de retrouver le chemin du retour. Mais le retour vers quoi? À un niveau linéaire, tout tend vers la petite maison de la rue Seine, à Saint-Boniface, où se perpétue un état précaire de bonté et de tendresse. Cette bicoque constitue une maisonnée délicate, où le grand-père, à cause de l'absence de sa fille, la mère de Camille, et d'Amandine, doit pourvoir au nécessaire. Il fait de son mieux, mais n'a ni la force ni la discipline pour réussir.

À un niveau plus profond, dans ce roman tout se dessine par couches surimposées. L'auteure crée un va-et-vient constant où les lignes se croisent, aboutissant souvent à des terrains vagues, à des points morts. Obéissant lui aussi à une voix intérieure, Gabriel quitte Maliyel, la fille de rêve du Mexique, dans le but de retrouver ses racines, qu'il associe à Camille, la véritable fille de ses rêves.

Camille, pour sa part, par suite de l'ultime acte de dérapage de son grand-père, part à la recherche de terrains vagues encore plus vastes, prend le train pour une destination inconnue et aboutit au fin fond d'une forêt du Nord manitobain, avec une



Simone Chaput, *Le Coulonneux*, roman, Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 1998, 233 pages.

sauvagesse comme elle, avec qui, presque dans le silence, elle apprend à communiquer. Entre les deux femmes se forge une forte complicité, axée sur le quotidien, sur le simple besoin de survie. Pendant ce temps, Amandine, la sœur de Camille, se voue à l'errance permanente, partant sans cesse à l'improviste avec n'importe quel camionneur voulant la mener jusqu'au bout des grandes routes de nuit. Donc, tout le monde part à la recherche de quelque chose d'inaccessible.

L'art de Chaput consiste à nous faire vivre le déracinement de chaque personnage comme s'il s'agissait chaque fois d'un grand voyage essentiel. Chaput nous situe en plein milieu des lieux séduisants que constitue le monde intérieur de chacun de ses personnages, transposé sur des lieux concrets. Ce qui, au départ, nous paraît une lubie finit par ressembler à une quête existentielle. Chaput joue à merveille le jeu des alternances constantes entre le monde réel et le monde imaginaire, celui des émotions et des expériences vécues. Possédant une force de description rare, elle sait nous plonger dans chaque détail de ces univers multiples. Elle possède un vocabulaire riche et, dans un style envoûtant, foisonnant d'images, elle nous fait ressentir les dimensions multiples de chaque moment, de chaque situation, de chaque lieu en pleine mouvance.

L'auteure, par une sorte d'illusion d'optique, nous offre des pistes qui nous permettent d'habiter avec ses personnages les lieux insolites de la détresse, du désir et du rêve, tout en nous déroutant sans cesse. On sent chez elle une maîtrise absolue des outils de création; on se laisse prendre par ses jeux d'éclairage, ses fausses pistes, les jeux d'optique; puis on sait qu'il s'agit toujours de simples virages, comme les voyages d'Amandine sur les routes dangereuses de la nuit, et qu'une route existe quelque part sous le crissement des roues, qu'il existe un point d'arrivée; mais on s'en fout; on veut tout simplement faire partie de ce voyage insensé. En fin de compte, c'est la complexité de chacun de ces voyages qui nous reste, et qui constitue un seul et unique voyage vers le but unique, celui du retour. Mais vers quelle source? L'auteure ne nous le révèle pas. Et c'est bien mieux ainsi.

Le style et l'utilisation des mots et des images rappelle Anne Hébert à l'époque du *Torrent* et des *Chambres de bois*, un langage à la fois lyrique et imagé, mais très physique, sensuel, qui sait déchirer avec ses belles griffes satanées.

Un livre à lire absolument. ●

